

# LA PARABOLE DES TALENTS

(PREMIER DISCOURS.)

## LES DONS INÉGAUX

Il en est du royaume des cieux comme d'un homme qui, s'en allant en voyage, appela ses serviteurs et leur remit ses biens, et il donna cinq talents à l'un, à l'autre deux, à l'autre un, à chacun selon ses forces, et il partit aussitôt.

(MATTH. XXV.)

Qu'est-ce que les talents dont il est parlé dans cette parabole? Faut-il entendre, par là, dans un sens général, les dons que Dieu accorde dans des proportions inégales à chaque homme, tels que la santé, les forces physiques, les ressources matérielles, la fortune, l'éducation, les influences favo-

rables qu'il rencontre dans le milieu social où il grandit? Ou bien, faut-il penser qu'il ne s'agit ici que de grâces purement spirituelles réparties en plus ou moins grand nombre par le souverain dispensateur duquel descend tout ce qui est bon et vers lequel doit remonter toute gloire? Je crois, mes frères, que l'une et l'autre de ces explications sont vraies, à condition qu'elles ne s'excluent pas; je crois que cette parabole de Jésus, comme presque toutes ses paraboles, projette sa clarté tout à la fois sur le domaine de la nature et sur celui de la grâce. C'est dans ce sens à la fois exact et large que je veux l'étudier avec vous, et pour ne pas m'arrêter à tous les enseignements de détail qu'elle renferme, je parlerai, dans trois discours successifs, tout d'abord des dons inégaux que Dieu nous fait, ensuite de l'activité qu'il nous demande, et enfin du compte que nous devons tous lui rendre un jour.

Au seuil même de cette parabole, nous rencontrons un mot qui touche au problème le plus douloureux et le plus irritant que notre siècle ait essayé de résoudre : celui de l'origine des inégalités. Jésus ici l'attribue sans hésiter à Dieu. Il compare Dieu à un maître qui partage inégalement ses biens. Je sais assez toutes les indignations que cette doctrine soulève à notre époque. Aux yeux

de beaucoup de nos contemporains, la justice et l'égalité sont solidaires, en sorte que l'inégalité est pour eux le synonyme de l'injustice. Eh bien, puisque cette question se pose devant nous, abordons-la, mes frères, avec une entière sincérité.

Voyons d'abord ce que Jésus-Christ ne dit pas :

1° Il ne dit pas que le maître aime moins ceux auxquels il donne moins.

2° Il ne dit pas que le maître agisse par caprice ; au contraire, il donne à entendre que c'est par sagesse, puisque chacun des serviteurs reçoit « selon ses forces. »

3° Il ne dit pas que cette inégalité dure au delà du temps de l'épreuve, c'est-à-dire de la vie présente. Les deux serviteurs fidèles qui avaient reçu des parts différentes obtiennent la même récompense : « ils entrent dans la joie de leur maître. »

Mais, ces réserves faites, reconnaissons que Jésus-Christ dit clairement que le maître donna à l'un cinq talents, à l'autre deux, à l'autre un.

Remarquez maintenant que ce que dit Jésus-Christ, la nature le dit également. L'égalité absolue n'existe nulle part dans la nature, car l'égalité absolue, si vous y prenez garde, ce serait l'uniformité ; or il n'y a rien de moins uniforme que les

œuvres de Dieu. Vous pourrez ramasser des milliers de feuilles du même chêne, et les comparer entre elles, vous n'en trouverez pas deux qui soient identiques et qui, juxtaposées, correspondent même dans leurs principales nervures. Ce sont les produits de l'homme qui se répètent fatalement ; je ne dis pas seulement les produits de nos manufactures coulés par millions dans le même moule ou frappés du même coup de balancier, je dis les œuvres mêmes du génie, celles dont l'inspiration spontanée nous fait songer au divin ; Raphaël et Michel-Ange eux-mêmes se reproduisent, et l'œil exercé du critique reconnaît aisément leur facture. Dans la nature, au contraire, et dans chacun des règnes qui la composent, vous voyez la plus admirable hiérarchie, et à chacun des degrés de cette immense série la vie s'essayant dans des formes toujours variées. Plus vous montez, plus la diversité augmente ; au bas, dans les phénomènes de la cristallisation, vous rencontrez la rigidité de la géométrie ; en haut, chez l'homme, vous voyez l'imprévu de la liberté.

J'observe non-seulement que cette inégalité est un fait, mais qu'elle est en outre entre les hommes un lien social, qu'elle les oblige à s'appuyer les uns sur les autres, parce qu'elle est l'af-

firmation de leur dépendance mutuelle. Dans l'égalité absolue, chacun se suffirait à soi-même; Dieu n'a pas voulu qu'il en fût ainsi. Il a établi entre nous tous une relation nécessaire; c'est chez autrui que je dois trouver ce qui me manque; c'est sur moi que doit compter mon frère moins bien partagé que moi. Nulle part ce caractère n'apparaît plus touchant et plus beau que dans la vie de famille telle du moins qu'elle doit être; là, partout l'inégalité se retrouve, créant entre tous ses membres des relations diverses; l'homme a plutôt le don créateur et l'initiative; la femme excelle dans les qualités réceptives; l'élan de la jeunesse et la force de l'âge mûr s'y mettent au service de la faiblesse du vieillard et de l'inexpérience de l'enfant. L'autorité s'y révèle, le commandement s'y exerce par mille moyens doux et charmants qui s'appellent l'influence, le respect, la sagesse, la grâce et l'amour. Essayez donc de passer sur tout cela le niveau dégradant de certaines utopies communistes, et vous verrez la protestation que vous soulèverez. Eh bien, songez-y, à la base de la famille, à la base de toute société, il y a l'inégalité.

M'approuveriez-vous, mes frères, si je m'en tenais là, et si m'appuyant, d'une part, sur l'autorité de mon texte, de l'autre sur celle de l'expérience,

j'en conclusais simplement que l'inégalité, et toute espèce d'inégalité, est un fait devant lequel nous devons nous incliner ? Je suis certain que non, je suis certain que vous m'accuseriez au contraire de falsifier l'Évangile, de le présenter sans droiture, comme l'avocat d'un parti et non comme le disciple de Jésus-Christ, et vous auriez mille fois raison. C'est qu'en effet, il y a une égalité qui est juste, qui est légitime, à laquelle nous aspirons par ce que nous avons de meilleur ; c'est l'égalité dans notre destinée éternelle ; or vous savez avec quelle clarté l'Évangile l'affirme : riches ou pauvres, savants ou ignorants, grands et petits de la terre, nous avons été rachetés par le même sang et nous sommes appelés au même héritage du ciel ; en ce sens, devant Dieu, il n'y a point d'acceptation de personnes, il n'y en aura pas au jugement suprême, il ne peut pas y en avoir ici-bas.

Prenons-y garde cependant ! On peut abonder dans cette idée et en tirer une conclusion révoltante. On peut dire : « Oui, nous y consentons, l'égalité dans le ciel, à condition que vous nous assuriez ici-bas la paisible jouissance de nos privilèges ; » on peut, dans un intérêt tout grossier, tout mondain, se faire le défenseur de la religion et défendre l'Église, surtout, parce que selon un

mot cynique et célèbre, l'Eglise est la meilleure gardienne du coffre-fort.

Je ne veux pas, mes frères, rechercher combien de nos concitoyens, sceptiques au fond, ne soutiennent la religion que dans ce but ; je dirai seulement que leur calcul est faux, qu'ils n'en imposent à personne, que le peuple perce à jour cette intention, et que, tant qu'on l'aura, on n'exercera sur lui aucune influence sérieuse ; le peuple pourra respecter une religion qui sera une croyance, il méprisera, il détestera une religion dont on veut faire un instrument, et il aura raison.

Mais je proteste contre ceux qui veulent faire remonter à l'Evangile les abus qu'on en tire. On peut extraire un poison mortel de l'air que nous respirons et qui nous fait vivre ; ne vous étonnez pas qu'on trouve dans l'Evangile une justification pour son égoïsme, un calmant pour endormir sa conscience. Ce que j'affirme c'est que la vraie logique de l'Evangile va dans une autre direction, et je vais le montrer :

Nous sommes tous, ai-je dit, égaux par notre destinée éternelle, tous les objets d'un même amour, tous rachetés par le même sang, tous appelés au même salut. Mais qu'est-ce à dire, sinon que chaque homme doit avoir un droit égal à sauver

son âme en faisant ce qu'il faut pour cela d'après l'Évangile? Eh bien! je vous le demande, est-ce que cela est possible pour tous aujourd'hui? Est-ce que cela est possible, je ne dis pas pour les païens qui gisent dans les ténèbres de leur ignorance, mais pour ces milliers d'êtres que l'ignorance ou la misère tiennent encore asservis? Est-ce que la pureté de l'âme et du corps peut être conservée dans certains milieux? N'y a-t-il pas tel degré de misère et d'ignorance qui étourdit la conscience comme l'ivresse étourdit le cerveau? N'y a-t-il pas certaines pentes obscures et fangeuses où le pas du plus ferme glissera fatalement? N'y a-t-il pas telles conditions matérielles de logement ou de travail, telles agglomérations d'êtres humains où les miasmes de la corruption se dégagent et fermentent plus rapidement encore que les odeurs fétides qu'on y respire? Pour tout dire, mères chrétiennes qui m'écoutez, voudriez-vous que votre enfant tendrement aimée fût exposée un jour, une heure, à ces spectacles, à ces propos, à ces effluves immorales au milieu desquelles grandissent des milliers d'enfants qui comme les vôtres, étaient capables de comprendre tout ce qui est pur, grand et saint? Eh bien, je dis que tant que de pareils faits existent, que tant que l'inégalité se manifeste d'une manière



aussi cruelle, que tant qu'elle ouvre devant nous de si affreuses perspectives, nous ne pouvons pas, nous ne devons pas en prendre notre parti. Il faut que nous en souffrions, il faut que l'Évangile nous la reproche et nous en fatigue. Il faut que cette religion dont on voulait faire un oreiller de paresse se change en un aiguillon perçant, tenant sans cesse notre conscience en éveil, il faut qu'au milieu de nos aises, de notre frivolité, de nos plaisirs élégants, de notre vie honnête peut-être, mais déplorablement et misérablement égoïste, nous entendions retentir la parole du Maître des maîtres : « J'ai eu faim, et tu ne m'as pas donné à manger ; j'ai eu soif, et tu ne m'as pas donné à boire ; je souffrais et tu ne m'as pas assisté. Retire-toi de moi, maudit ! »

Ainsi, la croyance à l'égalité dans nos destinées éternelles doit nous conduire à combattre avec énergie tout ce qui, dans les inégalités de la vie présente, peut nuire à la vie morale de nos semblables, tous les excès de misère et de souffrance qui mettent leurs âmes dans un péril évident. Celui-là ne mérite pas le nom de chrétien qui consent à laisser son frère dans un état de servitude morale et d'abaissement dont la conséquence infaillible serait sa dégradation.

Cette réserve faite, et vous voyez si elle est nécessaire, nous ne nous en retrouvons pas moins devant la parole de mon texte : « A l'un cinq talents, à l'autre deux, à l'autre un. » L'inégalité dans le temps présent demeure un fait, et un fait voulu de Dieu.

Devant ce fait, que devons-nous faire? L'accepter, tant qu'il ne blesse pas la conscience, l'accepter en cherchant à l'amoindrir, à en adoucir les aspérités, mais l'accepter enfin, humblement, virilement, sans murmurer. Vous êtes pauvre, vous êtes ouvrier, vous servez ; vous n'êtes pas de ceux qu'on appelle les privilégiés de ce monde, vous n'avez que vos deux talents, qu'un seul talent. Qu'importe ! Etes-vous moins aimé de Dieu pour cela, êtes-vous moins un homme, un enfant de Dieu, une âme immortelle ? Votre vie en est-elle amoindrie et rabaissée ? Ah ! ne laissez pas dire cela, ne laissez pas entamer votre dignité d'homme et de chrétien ! Voyez votre vie dans sa véritable grandeur, à la lumière de l'éternité. Dites-vous que si vous servez, Jésus, le Fils de Dieu, le Roi des âmes, a servi et souffert, dites-vous que ses mains, avant de se lever sur l'humanité pour la bénir, s'étaient durcies au contact des instruments de travail, dites-vous que notre vraie noblesse, notre

vraie dignité, nous les devons à ces enfants du peuple qui s'appelaient Pierre, André, Philippe et Jacques, et que depuis que le Christ a sauvé l'humanité en servant et en souffrant pour elle, il n'y a de grandeur solide et de gloire durable, que celle que l'on gagne en servant et en se donnant.

D'ailleurs, une pensée doit arrêter ici le murmure sur vos lèvres, c'est celle de la sagesse de Dieu.

Dieu ne connaît pas le caprice ; il demeure fidèle à sa nature, il est et reste juste et bon ; « il n'y a en lui, dit saint Jacques, nulle variation ni aucune ombre de changement. » Or, quelle est la règle qu'il suit dans la distribution de ses dons ? Jésus-Christ l'indique par ces mots : « A chacun selon ses forces. » Dieu ne nous a pas tous coulés dans le même moule, il nous a fait divers et cela est bien, mais il en doit résulter que nos forces doivent être diverses aussi. Et par ce mot de « forces, » il faudrait vous garder d'entendre seulement les capacités intellectuelles. Il y a évidemment ici autre chose, il s'agit surtout des forces morales, de notre aptitude à porter tel ou tel fardeau. Or c'est ici que nous sommes enclins à nous faire de prodigieuses illusions sur nous-mêmes. A la rigueur, nous pouvons avoir une idée assez

exacte de nos facultés intellectuelles pour reculer devant une tâche qui les dépasserait évidemment ou pour juger sans présomption que nous pourrions être placés plus haut que nous ne le sommes; mais ce que nous ne savons guère, ce que nous ne nous demandons pas assez, c'est si nous sommes moralement de force à affronter le succès, la fortune, la grandeur. Il y a même ici un fait qui me frappe. Les hommes qui critiquent le plus amèrement ceux qui sont placés au-dessus d'eux sont à coup sûr ceux qui seraient le moins capables de les remplacer. Les pauvres pleins d'envie seraient, s'ils devenaient riches, des riches pleins d'orgueil; les ambitieux aigris seraient des parvenus pleins de dureté, ceux qui fléchissent sous les tentations d'une position médiocre auraient été aveuglés par le prestige d'une position supérieure.

Croyez-vous, mes frères, que vous êtes entre les mains de cette stupide idole qu'on appelle le hasard, ou croyez-vous à une intervention divine quelconque dans votre destinée? Si vous croyez que Dieu est assez grand pour s'occuper de vous qui êtes petits, si vous croyez qu'il ne méprise aucune de ses créatures, et que votre salut n'est point indifférent à celui qui a envoyé son Fils ici-bas

pour vous racheter, vous croirez en même temps qu'il vous a, dans sa sagesse, assigné la place que vous deviez avoir, car il sait mieux que vous ce que sont vos forces et ce qui les aurait brisées.

On me dira, sans doute, que je prêche ici une résignation toute passive, que j'immobilise à jamais chacun dans sa position, que je l'enferme dans un cercle tracé par la main divine, et que cela aboutirait à tuer tout progrès, toute ambition, à nous ramener au régime des castes. Je prie qu'on ne dénature point ma pensée. Je n'entends nullement prêcher ici une résignation fataliste; je crois que le christianisme qui ne nous propose rien moins que la perfection et qui la propose à tous, tend à stimuler toutes nos facultés et nous provoque puissamment au progrès. Aussi bien l'idée du progrès est-elle entrée dans l'humanité avec l'idée toute chrétienne du royaume de Dieu. Que l'on désire avancer dans un siècle et dans une société où toutes les carrières sont ouvertes à tous, rien de plus naturel. Mais je crois en même temps que pour avancer il faut avoir les capacités nécessaires, celles qui s'imposent avec évidence, je crois que lorsque Dieu les donne à un homme il le fait voir assez clairement pour que l'équivoque soit impos-

sible. Si vous les avez reçues, montrez-le. C'est là, ai-je besoin de le dire, la grande exception. Si elles vous manquent, bénissez Dieu de vous avoir placé dans un lieu où le vertige ne peut pas vous atteindre ; acceptez résolûment votre situation, et ne murmurez pas de n'avoir reçu que deux talents.

Connaissez-vous dans l'histoire quelque chose de plus lugubre que le règne d'un fou ou d'un enfant incapable d'exercer le pouvoir et possédant l'autocratie absolue ? « Malheur à toi, dit l'Écriture, malheur à toi, ô terre sur laquelle règne un enfant. » (Eccl. X, 16). Quand je vois au Louvre les portraits des infants d'Espagne du dix-septième siècle, tels que nous les a conservés le pinceau de Rubens ou de Vélasquez, en lisant sur le visage pâle de ces pauvres êtres rachitiques leur incapacité profonde et sans remède, je devine la décadence qui devait frapper le pays qu'ils étaient appelés à gouverner, et je tremble en songeant qu'on venait parfois arracher ces incapables à leurs jeux puérils ou à leurs dévotions misérables pour obtenir d'eux la signature de la mort d'un hérétique ou pour les conduire à quelque auto-da-fé. Mais ce qui s'est produit là en grand se retrouve et se passe tous les jours sur un plus étroit théâtre, dans

ces familles où un trop grand héritage tombé entre les mains d'un prodigue ou d'un fou. Rien n'est triste comme de recevoir plus qu'on ne peut porter. Combien de consciences ont fléchi sous des responsabilités trop lourdes, combien de cœurs, qui semblaient vaillants et purs, n'ont pu supporter les tentations d'une trop grande prospérité!

Dieu seul sait les rêves insensés que nous avons tous formés, nous qui sommes ici ; rêves d'orgueil, de vanité, de fortune, d'amour heureux, hélas! peut-être de passions coupables, de détestables et honteux plaisirs. Ah! si toutes nos ambitions passées pouvaient prendre une voix, quels tristes aveux elles nous feraient entendre! Je me borne à une question. Si vous aviez été exaucés, si vous aviez reçu je ne dis pas les cinq talents, il faudrait dire les cent, les mille que vous avez rêvés, seriez-vous ici? Vous seriez-vous, il y a un instant, abattus devant Dieu dans le sentiment de votre misère? Auriez-vous, d'un cœur ardent, exalté ses miséricordes? Songeriez-vous à l'éternité? Suivriez-vous la voie étroite? Sans l'affliction, sans les rêves brisés, sans les déceptions, sans les deuils, sans la pauvreté, seriez-vous accourus à Celui qui a dit : « Venez à moi, vous tous qui êtes fatigués et char-

gés? » Pour tout dire en un mot, seriez-vous chrétiens, seriez-vous sauvés?

Les talents ont été distribués. Que dit ensuite l'Évangile?... Le maître partit aussitôt. Ce n'est pas la seule fois que Jésus emploie des expressions semblables pour indiquer l'attitude que Dieu prend envers l'humanité dans cette petite période de l'existence divine que nous appelons l'histoire du monde. Qu'est-ce que cela veut dire? Dieu est-il absent? Dieu peut-il se séparer de son œuvre? Jésus l'enseignerait-il? Son Dieu serait-il le Dieu de Descartes dont Pascal disait que Descartes en avait eu besoin pour donner une première chiquenaude au monde qui ensuite est abandonné à ses lois naturelles? Gardez-vous de le penser. Personne plus que Jésus-Christ n'a parlé des rapports étroits et constants de Dieu avec le monde. Rappelez-vous ses enseignements familiers et sublimes sur les lis des champs et les oiseaux des cieux dont Dieu prend soin et qu'il revêt plus magnifiquement que Salomon dans sa gloire. Si Jésus compare ici Dieu à un maître qui est absent, c'est que Dieu semble l'être en réalité. Il ne se communique point à nous directement. Entre lui et nous il y a ce que nous appelons les lois de la nature, c'est-à-dire, autant que nous pouvons nous le



représenter, ses idées réalisées dans le temps et dans l'espace ; or, ces lois ont un double effet. Supposez une âme vraiment religieuse qui ait rencontré Dieu directement par la foi et dans cet exercice de la foi qui s'appelle la prière, ces lois la ravissent par leur sublimité, par leur harmonie ; d'ailleurs cette âme sait que derrière ces lois il y a le cœur aimant du Dieu vivant et toujours présent. Supposez au contraire une âme indifférente et sans foi ; ces lois produisent sur elle un effet opposé ; elle n'en voit que le caractère fatal, nécessaire, inexorablement périodique ; le monde lui apparaît de plus en plus comme un immense enchaînement de causes et d'effets, comme un engrenage sans terme, comme le déploiement d'une éternelle fatalité. Mes frères, c'est là la grande épreuve de la foi. Dieu se cache, Dieu reste silencieux ; la loi morale est violée, il ne parle pas ; on blasphème et on l'outrage, il ne parle pas ; l'homme inique triomphe, il ne parle pas. Alors l'audace monte au cœur des impies, et l'antique défi que les sceptiques lançaient au roi-prophète reparait : « Que fait ton Dieu ? » Je le répète, c'est la grande épreuve de la foi, mais cette épreuve nous a été prédite ; il faut nous y attendre, il faut voir le Dieu caché, il faut entendre le Dieu silencieux, il faut

toujours affirmer sa justice, et sa miséricorde et son amour, malgré toutes les iniquités qui le difament ; il faut le servir et l'attendre comme s'il devait paraître aujourd'hui. « Heureux, dit l'Écriture, les serviteurs que le Maître trouvera veillant quand il viendra. »